

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item](#)[Broglie, Vendredi 14 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Broglie, Vendredi 14 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Italie\)](#), [Portrait](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothée\)](#), [Souvenirs](#), [Travail intellectuel](#), [Vie quotidienne \(François\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1849 (19 Juillet - 14 novembre) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?

[Richmond, Dimanche 16 Septembre 1849, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)
est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1849-09-14

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 12

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
Broglie. Vendredi 14 sept 1849 sept heures

Vos yeux me désolent, pour vous et pour moi. J'ai lu votre lettre hier, en arrivant ici, avec regret pour ce qui n'y est pas, avec remords pour ce qui y est. Vous vous fatiguerez et vous me direz si peu ! Ne pourriez-vous pas, si cela se prolongeait, vous faire prêter Marion pour huit jours, quinze jours ? Un service positif à demander pour une raison claire et pour un temps déterminé cela se peut. Je cherche, je voudrais tant imaginer quelque chose qui vous soulagent, et qui m'assurât de nos lettres. Quel malheur d'être loin !

Je ne suis pas rentré ici sans émotion. J'y étais venu, pour la dernière fois, en septembre 1838, au moment de la mort de la Duchesse de Broglie, il y a onze ans. Je l'ai vue morte sur son lit, le 27 ou le 26 septembre, je crois. Le lieu est toujours beau. La jeune femme qui l'habite aujourd'hui est jolie et gracieuse, et semble prendre, à ce qui se passe et se dit autour d'elle un intérêt intelligent. Mais la différence est grande. Est-ce qu'il y a vraiment du déclin dans les personnes comme dans les choses, ou seulement du déplacement ? On mène ici une vie à peu près semblable à celle du Val-Richer, déjeuner à midi dîner à 7 heures On se couche à onze. C'est un peu plus tard que mon habitude. Je remonterai chez moi à 10 heures, si plus tard me dérange. Je ne veux pas interrompre, mon travail pendant quinze jours. J'ai un bon appartement avec une vue charmante. Il fait presque froid. J'ai un bon feu. Je viens de me lever. Je prendrai du thé dans ma chambre avec du beurre à 9 heures et demie ; votre déjeuner. Je ne descendrai qu'à midi. On est fort libre tout le jour. On fait une promenade, ensemble s'il fait beau.

Voilà votre lettre d'avant-hier. Quel bonheur. Je n'espérais pas la poste sitôt. Elle arrive à 7 heures et demie, et repart à 2 heures Et une longue lettre que je lis presque sans remords puisque vos yeux vont un peu mieux. Je m'inquiète pourtant, vous n'auriez pas dû m'en écrire si long. Je tiens plus à vos yeux qu'à la politique de Lord John, et de Lord Ponsonby. Merci mille fois. Lord Ponsonby est curieux. Comorn se rendra comme, le reste. Ce ne sont plus que des malheurs particuliers de l'héroïsme perdu. C'est grand dommage ! Il y a des pays où l'on emploierait si utilement ce qui n'est bon à voir là. Le Duc de Broglie est convaincu que l'affaire de Rome tombera à plat comme toutes les autres. Personne ne sortira du Ministère. Personne, en y restant, ne poussera rien un peu loin. Les légitimistes veulent que M. de Falloux reste ministre et leur fasse faire une part un peu plus grosse dans le pouvoir. Les conservateurs ne pensent qu'à rester tranquilles, pourquoi ils laisseront tout le monde, tranquille, président et ministres. S'il faut rester à Rome avec ou sans le Pape, on y restera. S'il faut s'en aller de Rome, et que d'autres y viennent, ou s'en ira et on les laissera venir. Je me méfie d'une despondency, si absolue. Je suis certes bien loin aujourd'hui d'espérer beaucoup de mon pays. Mais je le connais. Il a des retours subits qui mettent fin brusquement à ses plus profondes léthargies. Je me suis trompé pour m'être fié à sa sagesse. Ceux qui se fient à son abattement se trompent de même. Il me paraît pourtant probable que Dufaure résistera aux attaques dirigées contre lui, et que le Cabinet ne sera que partiellement modifié. Personne, je vous le répète, ne croit ce que croit Morny. Cependant ce qui est le probable, n'est pas tout le possible.

Plusieurs de mes journaux me manquent ce matin. Adieu, adieu. J'espère que votre lettre, qui me fait tant de plaisir, n'aura pas fait de mal à vos yeux. Adieu, adieu dearest. G. Je suis bien fâché que Lord Beauvale ne revienne pas de Richmond.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Broglie, Vendredi 14 septembre 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-09-14.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/11/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3119>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 14 Sept. 1849

HeureSept heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBroglie (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2480
Broglie - Vendredi 11^e Sept^r 1849
Sept heures

Nos yeux me disent tout, pour
vous et pour moi. J'ai lu votre lettre
hier, en arrivant ici, avec regret pour ce
qui n'y est pas, avec remerciement pour ce qui
y est. Vous vous fatiguez et vous me
direz si peu ! Ne pourriez-vous pas, si
cela se prolongeait, vous faire prêter
Marion pour huit jours, quinze jours ?
un service positif à demander, pour
une raison claire et pour un tout
détérminé, cela se peut. De choses, je
voudrais sans imaginer quelque chose qui
vous soulagerait, et qui m'assurât de
vos lettres. Quel malheur d'être loin !

Je ne suis pas rentré ici sans l'indien.
J'y étais venu, pour la dernière fois, en
septembre 1838, au moment de la mort
de la duchesse de Broglie, il y a onze
ans. Je l'ai vue morte, sur son lit, le 25
ou le 26 septembre, je crois. Le lieu est
toujours beau. La jeune femme qui l'habite
aujourd'hui est jolie, et gracieuse, et

semble prendre, à ce qui se passe et se
dit autour d'elle, un intérêt intelligent. Mais
la diffidence en grande. Est-ce qu'il y a
vraiment des éclats, dans les personnes, comme
dans les choses, ou seulement du déplacement?

On mène ici une vie à peu près, semblable
à celle du Val d'Aoste. Réveillés à midi,
dînes à 7 heures. On se couche à onze. C'est
un peu plus tard que mon habitude. Je
remontrai chez moi à 10 heures, le plus
tard me désange. Je ne veux pas inter-
rompre mon travail pendant quinze
jours. J'ai un bon appartement, avec une
vue charmante. Il fait presque froid. J'ai
un bon feu. Je visur de ma tour. Je
prendrai du thé dans ma chambre, avec
du beurre, à 9 heures, et demie; votre
déjeuner. Je ne descendrai qu'à midi. On
est fort libre tout le jour. On fait une
promenade surprenante. Il y fait beau.

Voilà votre lettre d'avant hier. Quel
bonheur! Je n'espérais pas la poste. Elle
arrive à 7 heures, et demie, et
repart à 2 heures. Et une longue lettre,

que je lis presque sans remarque, puisque vos
yeux sont un peu mieux. Je m'inquiète
peu. Vous n'auriez pas dû m'en écrire
si long. Je tiens plus à vos yeux qu'à la
politique de lord John et de lord Ponsonby.
Mieux mille fois. Lord Ponsonby va venir.
L'armée de France comme la peste. Ce ne
sont plus que des malheurs particuliers,
de l'humanité perdue. C'est grand dommage.
Il y a des pays où l'on emploierait si
utilement ce qui n'est bon à rien là.

Le duc de Broglie est convaincu que l'effort
de Rome tombera à plat comme toutes les
autres. Personne ne sortira du ministère. Person-
ne y restant, ne pourra rien un peu loin.
Les légationistes veulent que M. de Falloux
reste ministre et leur fasse faire une part
un peu plus grosse dans le pouvoir. Les
conservateurs ne pensent qu'à rester
tranquille, pour quoi il, laissent tout
le monde tranquille, Président et ministres.
S'il faut rester à Rome, avec un sans le
Pape, on y restera. S'il faut s'en aller de
Rome et que d'autres, y viennent, on
s'en ira et on le laissera venir. Je me

même d'une dépendance si absolue. Je suis certes
bien loin aujourd'hui d'espérer beaucoup de
mon pays. Mais je le connais. Il a des
retours subits qui mettent fin brusquement
à ses plus profondes léthargies. Je me suis
trompé pour m'être fié à sa sagesse. C'est
qui se finit à son abaissement de toujours
de même.

Il me paraît pourtant probable que
Rufaura résistera aux attaques dirigées
contre lui, et que le cabinet n. sera que
partiellement modifié. Personne, je vous
le répète, ne croit ce que croit Moray.
Cependant ce qui est le probable n'est pas
tout le possible.

Plusieurs de mes journaux me
manquent ce matin. Adieu, adieu.
J'espère que votre lettre, qui me fait tant
de plaisir, n'aura pas fait de mal à
vos yeux. Adieu, adieu, de tout.

Je suis bien fâché que
lord Beaumont ne revienne pas à Richmond.